LE JEU DES PLANS TEMPORELS

Asist. univ. drd. Cristina-Loredana BLOJU, Colegiul Universitar de Institutori, Piteşti

Résumé

Le problème de la temporalité est placé au centre de la nouvelle nervalienne, avec son jeu de plans temporels, avec la continuelle alternance de regards en avant ou en arrière. On assiste donc à une permanente alternance entre les analepses et les prolepses qui mettent en scène le jeu ambigu de la vie et du rêve, du passé et du présent.

Sylvie est une permanente reprise de scènes juxtaposées avec des entrées et des sorties des coulisses du temps, dans un espace ouvert par l'illusion de la métamorphose.

Considérée par Nerval lui-même comme *« la meilleure de ses nouvelles »* [1] *Sylvie* ressaisit le monde de la mémoire, le climat de l'innocence perdue, le vert paradis des amours enfantines auquel songe Baudelaire et dont parle Rimbaud .

« Cette histoire que vous appelez la peinture naïve, c'est le rêve d 'un rêve »[2].

Sylvie est une permanente reprise de scènes juxtaposées avec des entrées et des sorties des coulisses du temps, dans un espace ouvert par l'illusion de la métamorphose.

« Un souvenir mon âme. Nous ne vivons qu'en avant ou en arrière (écrit-il à son ami Stadler). Les Filles du feu seront le livre des images ancestrales et enfantines, le livre du poète, d'un homme qui « vit en arrière »[3].

Marcel Proust dans un article *A propos du « style » de Flaubert* (1920) a expliqué spontanément ce qu'il apercevait dans cette nouvelle : « Ouvrez *Les Mémoires d'outre tombe* ou les *Filles du feu* de Gérard de Nerval. Vous verrez que les deux grands écrivains qu 'on se plaît-le second surtout –à appauvrir et à dessécher par une interprétation purement formelle connurent parfaitement ce procédé de brusque transition ». Et dans le même article il ajoute : « Ce phénomène de mémoire a servi de transition à Nerval, à ce grand génie dont toutes les œuvres pourraient avoir pour titre celui que j'avais donné d'abord à une des miennes *Les intermittences du cœur* ».

[1] Nerval, Gérard de *Sylvie,* Librairie Générale Française, 1999, p.9 ;
[2] Raymond, Jean, *Nerval,* Paris, Ed. du Seuil, 1964, p.9 ;
[3] Préface d'Albert Béguin in Gérard de Nerval, *Œuvres choisies,* Bucuresti, Ed. Humanitas, 1995, p.21-22 ;

BDD-A23851 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:32 UTC)

L'une des particularités de *Sylvie* réside dans la construction très subtile du récit. Les analyses minutieuses soulignent l'entrelacement des temps se renvoyant les uns aux autres. Ce va-et-vient subtil entre souvenir et réalité conduit Gérard de Nerval à comparer avec nostalgie *« les chimères que vous charment et vous égarent au matin de la vie »*[1] aux réalités douces qu'incarne le personnage de Sylvie.

Dès le début il faudra établir si Nerval a suivi un certain ordre ou bien il faut se demander si l'ordre suivi est ou non perceptible à une première lecture. Le vrai effet que la nouvelle veut produire est un *« effet brouillard »*[2] de sorte que celui-ci peut distinguer les contours précis des choses. En fait, ce que le lecteur a du mal à reconnaître c'est le moment temporel dans lequel il se situe.

Mais le *« lecteur du deuxième niveau »*[3] se rend compte que ces *« embrayages »* [4]inattendues ou changements temporels, ces retours rapides vers le présent narratif finissent par suivre un certain rythme.

Selon Umberto Eco le texte s'adresse à des lecteurs placés à deux niveaux : le lecteur du premier niveau-celui qui veut savoir comment finit l'histoire et le lecteur du deuxième niveau qui se demande quel type de lecteur impose le texte et qui veut découvrir comment agit le narrateur qui l'instruit pas à pas.

Ce dernier type de lecteur doit reconstituer la succession des événements que le narrateur a pratiquement perdus, pour comprendre non pas la manière dont il l'a perdu (le narrateur), mais comment Nerval fait-il de sorte que le lecteur la perde.

Le mécanisme fondamental de la nouvelle est fondé sur une alternance continuelle de regards en avant ou en arrière (ce que Genette appelle analepse et prolepse et Jean Raymond - plans). Par son sens artistique très développé, Nerval nous bouleverse tout le long de l'histoire par un jeu vertigineux d'analepses et de prolepses. Car comme l'avouait Genette même l'analepse semble remédier une omission du narrateur, mais la prolepse est une manifestation de l'impatience narrative.

La composition de la nouvelle est telle que le lecteur doit comparer les chapitres VIII, IX, X, XI, aux chapitres V, VI, VII, VIII, dont ils sont la reprise et c'est de cette confrontation que jaillit la lumière de conscience de la toute- puissance du temps.

[1] Nerval, Gérard de , op. cit., p.84 ;
[2] Eco Umberto, *Sase plimbari prin padurea narativa,* Constanta, Ed. Pontica, 1997, p.42;
[3] idem, p.39 ;
[4] idem, p.58.

BDD-A23851 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:32 UTC)

L'exploration du temps en *Sylvie* se fait à reculons, par sondages successifs. Selon J. Raymond le récit se présente à nous en creux et nous entraîne dans une série d'emboîtements qui font penser à des miroirs qui se reflètent les uns dans les autres.

Le narrateur homodiégétique aime une actrice sans être sur si son amour sera partagé ou non. Cette situation dans laquelle il se trouve *(« le plan B »*[1] selon J.Raymond) est en fait une époque car elle dure *« depuis un an »*[2].Tous les soirs il s'installe aux avant-scènes d'un théâtre pour y attendre et admirer une apparition bien connue -l'actrice Aurélie. C'est une époque que Nerval assimile à *Pérégrinus et Apulée* où *« l'homme matériel aspirait au bouquet de roses qui devait le régénérer par les mains de la belle Isis »*[3].

Ce « plan B » deviendra un passé saisi comme présent grâce aux pouvoirs de la mémoire, comme un nouveau plan de départ sur lequel se construit la narration.

La page d'un journal qui annonce l'une des fêtes de Valois déclenche d'un coup au narrateur personnage ses propres souvenirs enfantins (analepse) *« la fête du bouquet provincial »*[4].Ainsi se réalise la première plongée dans le passé. Comme chez Proust, chez Nerval surgit un sentiment de joie, d'euphorie évidente qui accompagne ce phénomène de mémoire. Pour Nerval cela se manifeste sous la forme de la musique, il entend la musique, des instruments d'autrefois. Le cor et le tambour sont dans un orchestre à arrière-plan, ils sont lointains *«un écho lointain des fêtes naïves de la jeunesse »*[5].

Il rentre chez lui dans un état qui oscille entre la veille et le sommeil tout en rappelant les deux filles, Sylvie et Adrienne qui ont marqué son enfance *« Plongé dans une demi-somnolence, toute ma jeunesse repassait en mes souvenirs »*[6]. Adrienne est une vision blonde, svelte *« mirage de gloire et de beauté…le sang de la famille Valois s'écoulait dans ses veines »*[7] tandis que Sylvie apparaît comme une petite paysanne du village voisin, jalouse de l'attention que le narrateur accordait à Adrienne (chapitres I-II : *Nuit perdue Adrienne).*

Après quelques heures, le narrateur quitte Paris (chapitre III-*Résolution*) pour aller sur les lieux de ses mémoires et pendant ce voyage il recompose successivement d'autres épisodes (« *Recomposons les souvenirs* »[8]). Avec ce chapitre il sort du passé et de son rêve. Il se propose

[1] Raymond, Jean, op. cit., p.63 ;
[2] Nerval, Gérard de, op. cit, p.26 ;
[3] idem, p.27 ;
[4] idem, p.30 ;
[5] Nerval, Gérard de, op. cit., p.31 ;
[6] idem, p. 31 ;
[7] idem, p. 36 ;
[8] idem, p. 44 ;

BDD-A23851 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:32 UTC)

d'abolir ce temps qui s'interpose entre lui et ses images. Il fouille, il reconstruit, il recrée le passé de sorte que le récit devient l'œuvre d'une vie.

Tous les événements de la période d'adolescence sont exposés à travers quatre chapitres (IV, V, VI, VII) dont les limites sont fournies par le thème de la promenade en voiture.

Dans cette longue analepse, Adrienne fait son apparition fugitivement comme un souvenir dans un autre souvenir, mais Sylvie est vivante et réelle, la reine d'une fête inspirée par l'Antiquité (chapitre V-*Le village*).

« Ce n'était plus cette jeune fille de village que j'avais dédaignée ... »[1]. C'est Sylvie qui a maintenant tous les charmes que le narrateur enfant avait attribués à Adrienne.

La chaîne des souvenirs continue par présenter l'errance dans la forêt, durant la nuit et le lendemain d'une visite à la tante de Sylvie, au cours de laquelle les deux enfants, dans la chambre, avaient joué une scène de mariage. Le jour suivant le narrateur revient à Paris (chapitre VI- *Othys*).

L e chapitre VII *(Châalis*) replace dans le temps cette remémoration: il est quatre heures du matin et le narrateur commence une nouvelle analepse continuant à se souvenir de la fête locale de Saint Barthélemy et d'une visite à l'abbaye de Châalis où, avec le frère de Sylvie, il avait assisté à un spectacle où Adrienne triomphait, transfigurée en costume d'ange. Dans ce chapitre les temps se confondent complètement et on ne comprend pas si le dernier regard fugitif vers Adrienne qu'il se rappelle maintenant s'est produit avant ou après la fête qu'il vient d'évoquer.

Ce n'est qu'au VIII-e chapitre (*Le bal de Loisy)* qu'il arrive en vérité à Valois, à Loisy, vers la fin de la fête, où il rencontre Sylvie. Elle est devenue charmante *« La figure était fatiguée ; cependant son œil noir brillait toujours du sourire athénien… »*[2],elle avait lu Rousseau, elle *« phrasait »*[3] .Avec ce chapitre nous quittons le monde du passé pour revenir au présent. Les analepses s'entremêlent dans l'évocation de l'enfance des protagonistes.

Comme jadis au petit matin du jour du bal, il raccompagne Sylvie chez elle. Et tandis qu'elle dort comme jadis encore, il se promène à Montagny, revoit la maison de son oncle, à présent abandonnée.

Les pas le portent à Ermenonville (chapitre IX). Dans ce lieu tout imprégné de souvenirs de Rousseau, il évoque les souvenirs d'autres promenades faites en compagnie de Sylvie. Mais il ne retrouve celle-ci qu'au chapitre X (*Le grand frise*) pour constater que sa chambre est devenue bien moderne. Avec elle, le narrateur revoit Châalis et traverse la forêt.

[1] Nerval, Gérard de, op. cit., p. 44 ;
[2] idem, p. 60 ;
[3] idem, p. 72 ;

BDD-A23851 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:32 UTC)

Une fois de retour à Loisy un repas avec le père Dodu (chapitre XII), témoin vigilent des âges disparus, qui avait connu Rousseau, l'aide à parachever son enlisement dans les sables mouvants du présent. Quand ce personnage lui apprend que Sylvie va se marier, le moment présent, l'aujourd'hui est discrédité à jamais, car il se dilue désormais non seulement dans le passé, mais dans l'avenir aussi. Gérard revient à Paris. De même que le départ n'intervenait qu'au III-ème chapitre, le retour est suive au chapitre XIII (« Aurèlie ») que envisage le héros à une époque ultérieure (prolepse).

Il part pour Allemagne interposant de l'espace entre lui et l'actrice pour clarifier ses pensées et à son retour il confronte Aurélie et Adrienne sur le terrain de la vérité- l'herbe verte de la pelouse du Valois. La réponse d'Aurélie *« Vous cherchez un drame…et le dénouement vous échappe » « fut un éclair »*[1] déclare le narrateur.

Dans le dernier chapitre, le narrateur abandonné par sa bien aimée, parle encore une fois de Sylvie, en réfléchissant de nouveau à ses illusions perdues. Le *Dernier Feuillet* évoque donc le destin des personnages, se situant dans un temps nouveau qui n'est pas celui de la soirée théâtrale, ni celui du souvenir, mais semble être le présent de l'âge mûr. Ce chapitre est la vraie conclusion, une certitude qui clôt le récit nervalien, la seule certitude peut-être. Les premiers douze chapitres cumulent le plus grand nombre d'analepses qui couvrent l'espace d'une journée, depuis onze heures du soir, c'est-à-dire la sortie du théâtre, jusqu'au lendemain matin. Il ne s'agit pas vraiment de huit années tassées dans vingt quatre heures, mais de sauts, d'une sorte de cibles qui ne font qu'éclairer un instant ou un moment du passé. Dans ces deux derniers chapitres le narrateur accélère le temps de l'histoire. Ce changement de vitesse nous fait passer du temps charmant à celui de la désillusion du temps immobile du rêve au temps accéléré de la factualité. Du moment où le narrateur rentre à Paris les indications temporelles deviennent plus précises : on nous dit que quelques mois s'étaient écoulés, après un événement on cite *« les jours suivants »*[2],puis on parle de *« deux mois plus tard »*[3], de *« l'été suivant »*[4], d'une certaine soirée.

Comme l'avouait Proust on est en permanence obligé de faire référence aux pages précédentes pour comprendre où l'on est –dans le présent ou dans le passé ? On peut se rendre compte que tout le discours narratif est jonché d'indications temporelles.

Dans les deux derniers chapitres il y a deux analepses- l'une du narrateur qui raconte à Aurèlie comment il a vu, il y a longtemps, Adrienne et l'autre par la voix de Sylvie, fulgurante, qui établit la date de la mort d'Adrienne -l'unique fait précis impossible à effacer.

[1] Nerval, Gérard de, op. cit. ,p. 83 ;
[2-3-4] idem, p. 80-84.

BDD-A23851 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:32 UTC)

Selon Eco, Nerval voulait qu'on reconstitue le temps de la fable (le contenu de l'histoire) parce que le texte de la nouvelle présente une abondance notable de signes temporels. Mais ces signes temporels que Nerval avait parsemés dans son texte sont placés des nœuds relevants du sujet, c'est-à-dire au moment où le lecteur est invité à regarder en arrière, à quitter le présent narratif pour pénétrer dans un autre fragment du passé. L'action de la nouvelle se construit comme un jeu ambigu entre la vie et le rêve, le passé et le présent. *« Cette expérience du rêve qui permet de s'installer dans le passé est typiquement nervalienne »*[1].

Le récit nous enveloppe dans les replis superposés d'époques qui se renvoient les unes aux autres au lieu de se succéder. Dans le texte il y a trois retours dans le Valois et non pas un retour renvoyant à un vécu, antérieur, comme il y a trois figures féminines qui se font écho.

Chaque souvenir renvoie à une autre évocation dont on ne sait si elle a été vécue, rêvée ou remémorée, chaque scène, chaque image en rappelle d'autres.

« Si un écrivain a cherché à éclairer les lois profondes presque insaisissables de l'âme humaine, c'est Gérard de Nerval dans Sylvie. Cette histoire que l'on a qualifiée de peinture naïve, c'est le rêve. Gérard essaie de se souvenir d'une femme qu'il aimait en même temps qu'une autre. En évoquant ce temps dans un tableau du rêve, il est pris du désir de partir. Il arrive…dans un pays qui est plutôt pour lui un passé et ce qu'il voit alors, pour ainsi dire détaché par une nuit d'insomnie est entremêlé si étroitement aux souvenirs qu'on est obligé à tout moment de tourner les pages qui précèdent pour voir où on se trouve…présent ou rappel du passe »[2].

BIBLIOGRAPHIE

Nerval, Gérard de – *Sylvie*, Librairie Générale Française, Paris, 1999 ;

Raymond, Jean – *Nerval,* Editions du Seuil, Paris, 1964 ;

Préface d'Albert Béguin in Gérard de Nerval, *Œuvres choisies*, Editura Humanitas, Bucureşti, 1995;

Eco, Umberto – *Şase plimbări prin pădurea narativă,* Editura Pontica, Constanța, 1997;

Proust, Marcel – *Contre Sainte-Beuve,* Gallimard, Paris, 1908-1910 ;

Richard, J. P. – *Poezie şi profunzime,* Editura Univers, Bucureşti, 1974;

Genette, Gérard – *Figures III,* Editions du Seuil, Paris, 1972 ;

[1] Raymond, Jean, op. cit. ,68 ;
[2] Proust, Marcel*, Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, 1908-1910.

BDD-A23851 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:32 UTC)